



N° BLA/59 - 17 avril 1965

VERS UNE NOUVELLE CULTURE ALGERIENNE (Opinions sur le contenu idéologique de la culture)

J. Déjeux, P.B.

Des synthèses parues précédemment dans COMPRENDRE nous ont montré que le débat sur la culture en Algérie était aigu et passionnel dans les cercles où l'on en discute du moins. Il engage toute la personnalité et il se situe dans un contexte à la fois de décolonisation culturelle, d'accession au monde moderne technique et de marche vers le socialisme (1). On revendique un passé arabo-islamique et on se veut en même temps ouvert à un nouvel humanisme, celui du socialisme. On parle d'Islam authentique adapté au XX^e siècle, on dit faire table rase, souvent sous la pression des circonstances d'ailleurs, de traditions jugées dépassées et on se veut vrai musulman, vrai arabe, vrai socialiste.

"Être nous-mêmes, déclarait le président Ben Bella, c'est être des Algériens et des socialistes, c'est nous enraciner dans notre histoire mais c'est nous engager dans les grands courants de la pensée moderne qui s'expriment par l'humanisme le plus élevé : l'humanisme socialiste (...) Notre école préparera un homme nouveau, un bâtisseur, un constructeur. Elle assurera une éducation nouvelle du travail : le travail socialiste qui libère l'homme (...) Nous réaliserons une synthèse originale entre les valeurs de l'Islam et celles d'un socialisme humaniste et scientifique" (2).

Pour l'instant on se cherche donc des coordonnées mais on dit aussi que c'est dans la "praxis" que la nouvelle culture et la nouvelle personnalité se bâtissent. Toute entreprise collective est qualifiée de "révolutionnaire" et estimée génératrice de "culture". Ainsi à propos du barrage d'Assouan en Égypte :

"... Ce problème des temples noyés a ému un moment une certaine opinion internationale. De bonnes âmes ont, au nom de ce qu'elles nomment la culture, protesté contre l'inéluctable disparition de certaines traces d'un passé prestigieux. Que les hommes gardent fierté de leur histoire et de ses legs, voilà qui est fort légitime. Prétendre bloquer le devenir par simple respect du passé l'est beaucoup moins et relève même d'une conception douteuse de cette culture qu'on prétend défendre. Il ne peut y avoir de culture que vivante, c'est-à-dire en acte et l'acte culturel par excellence c'est précisément le barrage, le Sadd el Aali, cette énorme montagne de granit qui va transformer la vie d'un peuple" (3).

Des Algériens théoriciens, comme nous allons le voir, pensent que le socialisme crée un humanisme et une morale supérieure. Ils demandent que tout soit mis en œuvre pour diffuser cette culture nouvelle et pour faire étudier la pensée socialiste.

I - LE SOCIALISME VA CREER L'HUMANISME NOUVEAU.

Décrivant, en marxistes ou marxisants, le phénomène culturel comme superstructure, ces Algériens entendent montrer que la culture a été de tout temps le miroir des sociétés algériennes investies par "les autres" ou se structurant grâce au socialisme : "elle est le reflet de nos aspirations révolutionnaires et le miroir où nous nous reconnaitrons", titre Ahmed Guediri dans l'hebdomadaire des Algériens en France, "*Al-Djazairi*" (4).

1° Hier, cette culture algérienne arabo-islamique a donc été l'une des formes de la résistance contre l'envahisseur. Poètes, chanteurs, "meddah" surtout ont soutenu le petit peuple et maintenu l'espoir de la venue d'un "maître de l'heure" vengeur. Souvent ceux qui écrivent sur ce passé culturel le parent du reste de toutes les grandeurs, les qualités, les richesses des civilisations disparues. Contre-vérités, à-peu-près, erreurs et ré-interprétations d'idées et de faits anciens en fonction du présent se mêlent à des réflexions originales, à des recherches "scientifiques" parfois (5). Mais "ce qu'il importe de retenir, dans la culture algérienne (d'hier), écrit A. Guediri dans l'article cité plus haut, c'est qu'elle est le reflet des réalités sociales humaines et même économiques. Jusqu'à présent, miroir des traditions sclérosées en signe de non-ralliement, une préoccupation nationale la domine : l'indépendance". Pour rester elles-mêmes, les populations se repliaient sur leur "quant à soi" et sur des "valeurs-refuges" (Memmi) : la culture survivait mais elle se figeait et s'ankylosait aussi.

2° Cependant l'impact de la civilisation technicienne sur les sociétés algériennes les a "contaminées" et même traumatisées

"L'irruption de la foudroyante technique occidentale dans la société algérienne a engendré un traumatisme. La paix, le calme, la sécurité, la mythologie d'une civilisation naïve ont été brutalement bouleversés, transformés en inquiétude, en angoisse, de l'homme par rapport à la nature, à Dieu, à l'Autre, à soi et la pénétration malgré la négativité colonialiste d'une civilisation de l'objet, du réel est relativement positive. Le désarroi saisit l'homme algérien. Même quand il épouse toutes les valeurs de la civilisation technicienne, nous disons bien technicienne et non pas occidentale, il reste constamment sur sa faim spirituelle.

Tout d'abord une question se pose à lui. Peut-on séparer les valeurs scientifiques et techniques des valeurs morales d'une civilisation ? Peut-on prétendre choisir les unes et rejeter les autres ? N'est-on pas en train de se mystifier soi-même ? Ou encore tout ne va-t-il pas de pair ? Ce n'est pas la mentalité du prolétaire qui a engendré l'exploitation capitaliste. C'est la machine qui a engendré le prolétaire. Les valeurs morales d'une civilisation ne sont pas autre chose que la projection du milieu économique et social.

D'autre part, tout inquiète l'homme algérien, l'Est comme l'Ouest, la "sauvagerie" comme la "civilisation", le "sur-ordre" aliénant la liberté individuelle à la liberté collective tout comme la "liberté monopolisée". En fait le problème fondamental du colonisé est encore moins celui de la faim à supprimer, ou de l'opulence à créer, que celui d'abord et avant tout de l'homme qui, face à toutes ces valeurs qui lui sont plus ou moins étrangères, cherche sa propre personnalité, revendique sa propre originalité. Son angoisse est en effet d'emblée métaphysique" (6).

Inquiétude et angoisse (qalaq), traumatismes, mises en question et en accusation ! Tous ceux qui essaient de penser quelque peu avouent que "la rencontre avec l'Occident porte (en effet) sur des valeurs d'éternité" (Bammate) (7). D'où l'humiliation, l'amertume, la crise de conscience des ex-colonisés.

Lors d'un séminaire sur la formation du militant à Annaba (Bône) en août 1964, un Algérien déclarait :

"Nous voulons surtout échapper aux idéologies étrangères et faire nous-mêmes notre propre chemin (...) Au reste ce que nous jugeons digne d'intérêt c'est répondre aux aspirations les plus profondes de la nature humaine. Nous ne pouvons nous arrêter à un stade matérialiste enfanté en Europe. Il nous faut aussi créer les possibilités d'un épanouissement spirituel à partir bien entendu d'un niveau de vie aisé.

J'estime que cet épanouissement doit nécessairement se faire en fonction de l'intérêt général" (8).

On parle de culture arabo-islamique mais on sait bien qu'à cause des failles, des "vides interstitiels" creusés par ce "qalaq", les sociétés sont ouvertes et déjà "contaminées" par d'autres valeurs, celles du socialisme scientifique. Et certains les revendiquent du reste.

3° Aujourd'hui, donc, la marche en avant introduit de nouvelles valeurs.

"Il s'agit pour l'artiste, le poète, explique Ahmed Guediri, de prendre dans la société les éléments de base, les élaborer, les transformer, les modeler dans une optique, une vision du monde révolutionnaire, socialiste et de les renvoyer au peuple "élaborées, réfléchies, réinventées" (...) Il s'agit de libérer les esprits de toute forme d'oppression, de pseudo-autorité spirituelle, de réorienter d'une façon radicale les associations, les interconnexions, de "restructurer l'esprit", d'"inventer des âmes", disait Césaire. Cela ne peut être réalisé que par la politisation et la mobilisation des masses".

En somme, selon cette manière de parler qui verse souvent dans la démagogie, il s'agit de mettre en place une culture socialiste opposée à la culture capitaliste et bourgeoise. Un Algérien écrit dans le courrier des lecteurs d'"*Alger républicain*" du 12 octobre 1964 que cette culture exige "une culture générale la même pour tous", ainsi que le disait Lénine : "Dans le socialisme, chacun peut tout apprendre". L'auteur s'élève contre la division des sociétés bourgeoises en "élites" nées pour commander et en "hommes du peuple nés pour obéir"; il préconise "la formation de la conscience socialiste" et l'initiation à "la morale socialiste". Un marxiste, Bachir Hadj Ali, dans une conférence prononcée à Alger, le 30 mars 1963, sur "culture nationale et révolution", met en garde contre l'influence de "la morale capitaliste basée sur la propriété individuelle, le profit personnel, l'esprit individualiste égoïste au détriment du bien public". Ce ne sont pas là, dit-il, des facteurs moraux de la construction du socialisme : "l'antidote à cet esprit bourgeois et petit bourgeois c'est l'esprit révolutionnaire, scientifique, socialiste, et c'est la culture réelle, c'est-à-dire vécue, et parce que vécue, révolutionnaire". L'homme socialiste, l'homme de la "praxis", est donc déjà canonisé comme un être intègre, pur, libéré de tout individualisme, paré de toutes les qualités, sauveur de la collectivité tout en trouvant lui-même son salut dans "le peuple", "qui porte la vérité en lui" (M. Dib dans "*Le métier à tisser*"). Hadj Ali termine d'ailleurs sa conférence, continuant son rêve, en déclarant dans une envolée sublime et utopique :

"C'est dans une société socialiste ouvrant la voie au progrès illimité, que sera donnée vie à cette phrase ruisselante d'humanisme du prophète Mohammed : "Je suis venu pour parfaire ce qu'il y a de parfait dans l'homme", que seront créées les conditions de la réalisation de l'homme algérien total, d'un homme harmonisant en lui la pureté morale, la perfection physique et l'épanouissement intellectuel".

En habile théoricien marxiste, notre auteur, selon son habitude, parce que s'adressant à des gens dits "croyants", réintègre les grands "croyants" des temps anciens dans sa vision du monde, comme on a intégré les grands ancêtres dans le mouvement de libération nationale :

"Nous sommes les héritiers de l'Algérie des Numides, des circoncensions et des psaumes de leur évêque Saint-Donat. Nous sommes les héritiers de ceux qui ont fait de l'Andalousie, du VIII^e au XV^e siècle, une terre à la pointe du progrès humain. Nous sommes les héritiers de la philosophie rationaliste d'Ibn-Sina, qui bien avant Descartes, revendique le droit de discuter de tout, sauf les dogmes révélés, à la lumière de la raison, de l'esprit critique d'Ibn Rochd, d'Al Ghazali, pour qui la "connaissance sans pratique est folie" et la "pratique sans connaissance inutilité", d'Ibn Khaldoun précurseur de l'histoire scientifique" (9).

Dans une autre conférence sur la "culture algérienne et (le) développement culturel", prononcée à Sidi-Ferruche le 8 août 1964 au village de l'amitié internationale "Nedjma", le même auteur réaffirmait la nécessité d'une culture socialiste :

"Le socialisme est l'héritier et le continuateur de toutes les traditions de progrès, de tous les courants de pensée humaine. Il est aussi par conséquent l'héritier de la pensée musulmane. C'est lui qui supprimera l'exploitation de l'homme par

l'homme et créera les conditions d'une morale supérieure, rêve de l'humanité depuis des millénaires.

... Le socialisme crée les conditions de l'épanouissement d'un nouvel humanisme. Mais l'homme nouveau ne naît pas spontanément et directement des conditions matérielles et culturelles du régime nouveau. Mettre l'accent unilatéralement sur le développement de la base matérielle et sous-estimer le rôle créateur de la conscience, c'est perdre de vue que le socialisme encourage l'initiative des masses par le développement économique, politique et aussi culturel, et ne fait pas de la primauté de la production, du besoin, une primauté des valeurs, une primauté, en dernière analyse, des conditions matérielles.

... Le socialisme ne prétend pas faire de chaque enfant un Ibn Khaldoun ou un Mozart, mais il ne permettra pas qu'on tue Ibn Khaldoun ou Mozart dans chaque enfant qui porte en lui Mozart ou Ibn Khaldoun, comme cela est devenu une habitude dans le monde capitaliste colonial, pour paraphraser Saint-Exupéry. Mieux, il donnera à chaque enfant de chez nous qui porte en lui un Mozart ou un Ibn Khaldoun les moyens de le devenir pleinement".

4° Les moyens à mettre en oeuvre pour acquérir cette culture socialiste, Ahmed Guediri nous les expose dans son article d'"*Al-Djazairi*" :

- Politiser les masses et les mobiliser. Tout doit devenir philosophie politique et être expliqué en fonction d'une "totalité" nouvelle en marche.
- La lutte sociale. De "nouveaux êtres" vont surgir, grâce à "la politisation qui désaliène d'une façon radicale". Une littérature apolitique est impossible en Algérie : la poésie, le roman, le théâtre doivent devenir cours de philosophie politique et dénoncer les contradictions internes de la société non encore socialiste (10).
- "Continuer le travail de démystification vis-à-vis de la culture occidentale qui a encore une forte emprise chez nous".

"Nous considérons que seule une bonne culture socialiste nous permettra de tamiser, de distinguer le bon grain de l'ivraie à la fois dans notre patrimoine national mais encore dans la culture occidentale. Ce qu'il nous faut c'est une optique révolutionnaire de la culture qui ne doit ignorer ni notre "impératif biologique de modernité", ni notre légitime aspiration à la redécouverte de soi, la reconquête et la récupération de notre être intime".

Et l'auteur de poursuivre plus loin en bon marxiste :

"Au cri de Hugo, toujours actuel d'ailleurs : "A peuple nouveau, art nouveau !" nous répondrons : A société nouvelle, culture nouvelle. A une infrastructure socialiste doit correspondre une superstructure adéquate. C'est une façon de réduire aussi les antagonismes sociaux. Pour nous la culture est le produit direct de notre réalité sociale. Donc transformons d'une manière radicale les rapports de production qui existent au sein de notre société et nous aurons la culture adéquate. Si la guerre a engendré le chant des martyrs, la paix engendrera le chant de la terre autogérée".

Bref, l'homme nouveau algérien, "dans une praxis globale, fonde sa nouvelle culture en se faisant". On ne contemple plus mais on agit et réagit à chaque instant avec tout son être.

II - POUR LE DEVELOPPEMENT D'UNE PENSÉE SOCIALISTE.

Dans la Charte d'Alger, adoptée par le 1^{er} Congrès du F.L.N. en avril 1964, on peut lire (1^{ère} Partie, n° 28-33) : "Il faut veiller à ce que l'élaboration et la diffusion de nos idées socialistes soient développées sous toutes les formes possibles". Ce qui veut dire "imprégner la vie nationale des idées forces" tournant autour des luttes anti-impérialistes, anti-capitalistes et anti-bureaucratiques (mots d'ordre appropriés, slogans pour "remplir concrètement le paysage politique algérien"). Il faut encore, lit-on, qu'"au niveau de toute l'activité intellectuelle du pays (lettres, arts, etc) le contenu du socialisme

soit popularisé de façon à modeler définitivement notre mentalité". D'où l'importance de l'enseignement comme instrument de formation idéologique; ce qui implique "une refonte révolutionnaire des programmes légués par le colonialisme et le capitalisme" (11).

A ce propos Mohamed Abdelli, sous le titre de "*Philosophie et Charte d'Alger*" (12) part en guerre contre les programmes et contre la dissociation faite entre les caractères national, révolutionnaire et scientifique de la culture (élaborés à Tripoli en juin 1962 et dans la Charte) Ne retenir que l'aspect national va dégénérer la culture en exotisme et en pittoresque. Les étudiants vont être déphasés "par rapport aux changements révolutionnaires qui s'opèrent dans notre pays sous la direction du Parti". Et de citer Platon étudié non pas dans "*La République*" et dans son contenu politico-social mais dans sa pensée sur l'immortalité de l'âme ! Aristote inscrit non pour l'étude de "*La Politique*" mais pour "*L'Ethique à Nicomaque*". Jean-Jacques Rousseau ("*Le contrat social*"), Karl Marx et F. Engels ont été supprimés. Ainsi, dit-il, "des textes permettant une riche confrontation philosophique ont, à dessein, été radiés. En vertu de quelle directive ? En référence à quel point de la Charte d'Alger ?" Mohamed Abdelli reconnaît que la Tunisie apparaît plus engagée et plus progressiste que l'Algérie puisqu'elle a mis au programme les meilleures œuvres de Platon, Aristote, Machiavel, J. J. Rousseau, Montesquieu, Hegel, Karl Marx, P. Engels et même Lénine ("*L'État et la révolution*").

"Au lieu, dit l'auteur, de prendre à bras le corps notre réalité algérienne, de l'analyser, en vue de remonter aux principes pour revenir ensuite au plan des transformations concrètes, on pousse nos jeunes gens à se préoccuper du sempiternel problème de l'immortalité de l'âme !"

Un lecteur de l'hebdomadaire (13) approuve vivement et pose les questions : "L'enseignement que l'on dispense dans notre Algérie nouvelle serait-il plus rétrograde que celui que nous dispensaient les colonialistes ? Est-ce avec cette philosophie que l'on formera nos étudiants révolutionnaires, l'élite de demain ? Et nos frères étudiants des pays encore colonisés que nous avons accueillis, qu'en pensent-ils ? (...) Mais qui est donc responsable d'un tel état de choses ?"

Enfin, alors que le programme de Tripoli dénonçait "la tendance qui consiste à sous-estimer l'effort intellectuel et à professer parfois un anti-intellectualisme déplacé", la Charte d'Alger est silencieuse sur ce point précis. Cependant, un lecteur d'"Alger républicain" (17 juin 1964) vitupère justement cet anti-intellectualisme dans une longue lettre où il écrit :

"Dans aucun pays du monde, la révolution socialiste ne s'est accomplie sans le concours actif des intellectuels révolutionnaires. Car le socialisme est le régime politique où l'on pense le plus, où il apparaît le mieux que la pratique sans l'effort théorique est vraiment condamnée à l'échec. Seul le régime fasciste ne tolère pas l'intelligence (Goering aurait, dit-on, déclaré : "Quant je vois un intellectuel je sors mon revolver !"). Tant il est vrai que l'anti-intellectualisme, le silence imposé à l'intelligence créatrice et constructive est synonyme d'obscurantisme, d'oppression sociale et nationale".

Reste précisément entier ce problème de la liberté de la création dans un État socialiste, dans la mesure où le Parti est réellement efficace. Si les libraires, les intellectuels, les romanciers, les poètes, les essayistes, les écrivains ou les simples citoyens, qui ne veulent pas se "convertir" au système, étaient pratiquement réduits au silence, le nouveau régime ne risquerait-il pas alors d'être aussi obscurantiste, "aliénant", dépossédant et dévalorisant pour la personne humaine que l'ancien condamné à cause de cela ? Cette "reconversion" dirigée et imposée serait, en fait, alors le passage à un nouveau "taqlîd", un nouveau conformisme et une nouvelle "soumission" qui ne différerait pas de l'ancienne soumission à l'État colonialiste ou à une conception totalitaire de la divinité. D'aucuns parlent explicitement de "reconversion des esprits, lavage de cerveau, conduite dirigée par une idéologie". Le Parti socialiste, dans la mesure où il existe réellement, seul infaillible, "pense" pour le peuple. En lui, l'homme trouve son salut à portée de la main et n'a plus à regarder vers Dieu qui "aliène" : c'est la "praxis" révolutionnaire qui "fait" l'homme nouveau, dit-on. Tout le monde doit entrer dans le moule, le système, qui va créer une humanité supérieure selon la conception que s'en font idéalement ceux qui prêchent cet ordre nouveau. Que deviendrait en fait l'homme qui refuserait de demeurer sous-développé intellectuellement et qui refuserait d'être dépossédé de sa pensée propre par les slogans, les mots d'ordre appropriés, les programmes orientés et les monopolisations habilement mises en place ? Que deviendrait-il ?... car, en Algérie, la vie a vite repris ses droits sur les textes, les déclarations... ou les rêveries et le verbalisme.

Bachir Hadj Ali, dans sa conférence citée (au village "Nedjma") avance que "la liberté de création ne doit pas être confondue avec la libre entreprise. Cette dernière limite considérablement la première". Porte-parole marxiste, l'auteur trouve toujours le moyen de justifier ce qui va dans le sens d'un socialisme totalitaire.

Mais un écrivain comme Kateb Yacine a justement répondu à cette question depuis plusieurs années déjà. On ne le soupçonnera pas d'être opposé à la "révolution", puisque le contraire est assez clair à travers ses écrits. Et pourtant, Kateb se pose comme "l'éternel perturbateur au sein même de la perturbation" (14). Fidèle à son image du cercle qui ne s'ouvre et ne se détend qu'en un point non prévisible de la spirale, comme un ressort, il se décrit comme libre de tout dire et de tout exprimer soudain, selon le surgissement inattendu de son inspiration et de sa verve bondissante, même si cela va parfois contre les idées reçues, à l'intérieur même de l'univers révolutionnaire endigué dans un Parti.

Dans une interview à la radio française, rapportée dans la revue "*Dialogues*" (15), il n'hésitait pas à dire ce qu'il pensait du "rôle de l'écrivain dans un État socialiste" "Il y a chez nous, dit-il, des poètes qui, avec le pouvoir socialiste, se conduisent en courtisans; ils flattent le peuple, font de la démagogie et ils ont besoin de ça parce que le climat moral l'exige". Et encore :

"Je pense qu'un écrivain qui sort de son algérianité, pas pour fuir, pas pour dire "moi je m'en lave les mains", mais parce qu'il est vraiment un universaliste, celui-là, est un représentant authentique de son pays : il ouvre les fenêtres, il aide à la libre circulation des idées. Pour ce faire, il faut qu'il garde son indépendance. C'est là une chose sur laquelle j'essaie de rester ferme, bien que ce soit difficile. Il faut que l'écrivain reste indépendant parce que d'abord il ne doit pas être mêlé au pouvoir, il ne faut pas qu'il subisse les pressions du pouvoir, il a une mission qui consiste à dire ce qu'il sent que ça plaise ou non".

Plus loin, il parle du "refus de se domestiquer" et il termine en disant • "Nous ne sommes pas encore libres" (16).



Recherche d'un nouvel humanisme que des "intellectuels" et des leaders veulent socialiste, "création" d'une morale supérieure dans un homme libéré et désaliéné par le combat de tous les jours et par la "praxis" marxiste, "arabisation à réinventer sans tomber sous la coupe d'un asservissement idéologique ou spirituel d'où qu'il vienne" (Abderrazak Ghediri), sauf, bien entendu, l'idéologie socialiste..., telles sont les grandes déclarations d'intention à l'ordre du jour et les théories des groupuscules marxistes. Le plus souvent elles restent au plan des concepts et des mots dans les milieux étudiants ou chez les publicistes : on parle beaucoup, on "dit" mais on agit bien sûr autrement... Les "idées" sont une chose et la réalité algérienne une autre. Cependant à force de frapper sur le même clou, par des slogans, des mots d'ordre orientés, des films à contenu révolutionnaire ou marxiste, des valorisations systématiques et indues de tout ce qui se fait dans les pays socialistes, des jugements unilatéraux et des contrevérités, etc... on peut arriver à l'enfoncer et à "convertir" les esprits et les mentalités de certains groupes. On peut passer ainsi inconsciemment (ou consciemment) de la religion musulmane à la religion communiste ou à en réaliser le syncrétisme: on croira avoir islamisé le marxisme mais en fait on sera soi-même marxisé (17).

Jean Déjeux.

ANNEXE

ISLAM ET SOCIALISME

Des extraits d'un article de Mohamed Ouda paru dans le quotidien égyptien "*al-Djoumhouria*" (du 13 septembre 1964) ont été traduits (mal d'ailleurs) dans "*Révolution africaine*" (Alger) du 10 octobre 1964 (n° 89). Ces quelques extraits montreront comment et jusqu'à quel point on peut être mystifié, ils sont à verser au dossier de textes déjà ouvert dans *COMPRENDRE*, n° 53, sur le socialisme algérien.

"Des voix s'élèvent chaque jour davantage voulant créer un combat artificiel qui n'a pas de raison d'être entre l'Islam et le socialisme scientifique. Ce combat ne

viser pas la protection de l'Islam mais la création d'une confusion lésant le socialisme.

(Ces voix, explique l'auteur, prennent parfois leur source dans les bureaux de renseignements occidentaux, des missionnaires et des orientalistes).

"L'un d'eux déclara que le socialisme scientifique est le marxisme, lequel nie la religion, et il ajoute que toute tentative de concilier l'Islam et le marxisme est vouée à l'échec, car l'Islam est un système universel et le marxisme est une idéologie universelle. Ces messieurs bien intentionnés faussent misérablement le problème.

En réalité, le socialisme scientifique signifie un socialisme fondé sur la science qui étudie les problèmes de l'homme et de la vie, scientifiquement afin de leur trouver des solutions adéquates et rationnelles (...) L'Islam qui a glorifié la raison, a fait d'elle la voie vers la foi, a proclamé l'égalité des hommes, a ordonné à ses fidèles d'œuvrer pratiquement et théoriquement à la disparition de l'injustice, qui a proclamé que le meilleur combat est le mot juste qu'on devait dire même en face d'un sultan despote, ne peut être contradictoire avec le socialisme scientifique ; bien plus l'Islam ne se réalise pleinement que dans le socialisme scientifique.

(Karl Marx est bien l'inventeur du socialisme, dit Ouda, mais pour Marx le socialisme scientifique ne s'identifie pas à l'athéisme).

"Le socialisme scientifique n'est pas le monopole exclusif du communisme, mais un fond commun à tous les révolutionnaires sincères et serviteurs du peuple, ce qui ne veut pas dire que nous devons professer l'anti-communisme, "politique dangereuse qui nous met sous le joug de l'impérialisme", ni non plus s'écarter du marxisme qui est devenu une idéologie omniprésente dans notre époque. (...) Le marxisme nie certes la justification religieuse de l'exploitation de l'homme par l'homme et conteste le christianisme qui l'incarne. Le marxisme n'est pas seulement cela, mais une philosophie, une science économique, une doctrine politique qui a fait ses preuves. Le marxisme n'a jamais proclamé la persécution de la religion ni son abolition pure et simple, mais il a voulu l'anéantissement des chaînes qui font de l'homme l'esclave aliéné devant l'injustice sociale, la superstition.

Accepter le socialisme scientifique ne signifie pas forcément l'embrassement du matérialisme philosophique, mais notre position vis-à-vis de lui ne devrait être ni étroite ni sectaire. Il est pour le bien de l'Islam d'entrer en dialogue ouvert et permanent avec la philosophie marxiste pour qu'ils s'enrichissent, mutuellement.

(L'auteur explique que les Arabes ne refusaient pas autrefois le dialoguer avec la philosophie païenne, la philosophie hindoue, ce qui les a placés "à l'avant-garde de l'humanité progressiste". Il expose ensuite les grands traits du matérialisme dialectique et de la lutte des classes).

"Cependant Marx, continue-t-il, ne nie pas les facteurs intellectuels et spirituels dans la poussée de l'histoire et n'a jamais dit que l'économie et les rapports de production sont le facteur unique qui fait l'histoire, mais le facteur décisif. L'apport de Marx, extrêmement juste et important se présente dans son analyse historique du système capitaliste dans "*Le Capital*" qu'on appelle à juste raison l'évangile du marxisme. Nous autres, Arabes, ne pouvons aucunement simuler l'ignorance ni faire la sourde oreille à la pensée économique et politique de Marx, ni sur l'application sociale et idéologique du marxisme. Il serait ridicule et dégradant de refuser l'analyse marxiste, ou les expériences d'organisation, du centralisme démocratique, de planification et de l'enseignement dans les pays communistes. Ce n'est pas seulement que ces pays sont nos amis mais précisément que le matérialisme historique n'est pas étranger à notre conception du monde ; bien plus les origines lointaines du matérialisme historique ont été découvertes par un grand philosophe arabe qui est Ibn Khaldoun".



Extraits de la conférence déjà citée de Bachir Hadj Ali sur "Culture algérienne et développement culturel" (cf. *Alger républicain*, du 13 août 1964). L'auteur est marxiste et cette partie-ci de son exposé est intitulée ; "le socialisme et la vie spirituelle"

"Le socialisme est par essence la science de la réalité concrète. Dans l'Islam, la foi, la morale et la politique sont liées. Il y a dans l'Islam un intérêt évident à la vie sociale, (...) La religion islamique n'a pas d'Eglise, de hiérarchie fermée et des intérêts économiques liés à ceux des classes dominantes.

"... Le rôle que joue l'Islam dans tel ou tel pays est lié à la nature de classe de l'Etat. La formule "socialisme dans le respect des valeurs arabo-islamiques" n'a pas le même sens selon chaque pays en fonction des rapports de production et des forces politiques en présence. Cette formule n'est pas la même en Algérie et au Pakistan par exemple.

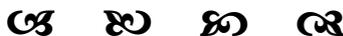
... Le socialisme apparaît aux yeux des travailleurs croyants comme le réalisateur de leur rêve d'un Etat juste. La foi en un paradis dans le ciel n'empêche pas les travailleurs algériens de lutter pour forger un régime d'égalité réelle sur terre. Entre tel ouvrier croyant et tel bourgeois qui se dit théologien et s'oppose au socialisme, il y a un antagonisme de classe. Et cet antagonisme se reflète dans leurs conceptions respectives de l'Islam, dans leurs attitudes respectives par rapport à la propriété privée des moyens de production. On peut être croyant et révolutionnaire, incroyant et réactionnaire. L'inverse est aussi vrai".

NOTES

1. *COMPRENDRE*, blanc, n° 41, 15/4/63, Flashes sur l'Islam et la révolution algérienne; n° 52, 1/6/64, Culture et personnalité; n° 55, 15/9/64, Décolonisation culturelle et monde moderne en Algérie, n° 53, 15/6/64, Vers un socialisme algérien.
2. Allocution pour la rentrée scolaire 1964-65.
3. Révolution africaine, n° 68, du 16 mai 1964.
4. Cf. n° 12 du 2 juillet et n° 13 du 17 juillet 1964. Toute la première partie de cet article puise largement et résume, sans le signaler une seule fois, l'ouvrage paru chez Mouton (Paris 1963), "*La Poésie algérienne de 1830 à nos jours - Approches socio-historiques*". Ces sortes de plagiat sont malheureusement assez courants. Ce n'est pas très "scientifique".
5. Sur la culture algérienne, voir la bibliographie parue dans *COMPRENDRE*, blanc, n° 52. Notons, entre autres, de Bachir Hadj Ali, "Culture nationale et révolution", tiré à part de *la Nouvelle Critique*, n° 147, juin 1964, 24 p. et "Culture algérienne et développement culturel" dans *Alger républicain* du 12 au 19 août 1964; de Othman Kaak (Tunisien), "L'apport de l'Algérie à la culture arabo-islamique" dans *Révolution africaine*, n° 96, du 28 novembre 1964, p. 21.
6. Abderrazek Ghediri, "Le contenu idéologique de la culture" dans *Révolution africaine*, n° 85, du 12 septembre 1964.
7. On relira dans *COMPRENDRE*, saumon, n° 58, 1/9/63, ce témoignage si suggestif de Nadjm oud-Dine Bammate : "La pensée islamique en présence de l'Occident", où l'auteur attend de l'Occident non pas un matérialisme mais un humanisme, "une densité de l'individu qui s'atteint par l'esprit non par les industries". Voir aussi *COMPRENDRE*, saumon, n° 35, 1/9/60, "Rupture de l'homme musulman traditionnel (le sentiment du vide, l'inquiétude).
8. *Le Peuple* du 12 août 1954.
9. Voir aussi le texte cité du même auteur dans *COMPRENDRE*, blanc, n° 53, p. 9, sur le socialisme algérien. "Naturellement, écrit Maxime Rodinson, il n'y a aucune adhésion au credo religieux", mais ces rappels et citations montrent que "le parti communiste ne s'oppose pas brutalement à la tradition religieuse".
10. Et l'auteur de donner, en effet, comme exemple tel passage d'un texte de l'écrivain Kateb Yacine paru dans *Esprit* (janvier et février 1964) : le héros de l'histoire, Nuage de fumée, s'écrie : "Mais je commence à comprendre. Oui, je comprends que l'or du sultan doit servir contre lui, c'est la loi universelle de la contradiction interne du capital. Chut... Oui, j'ai choisi l'alchimie".
11. Les Editions nationales nigériennes (ENA) ont été inaugurées le 20 novembre 1964. Leur directeur, Aïssa Messaoui, précisa à cette occasion que ces éditions "ne peuvent être vraiment nationales qu'en se faisant militantes dans la lutte pour le socialisme" (*Alger républicain*, du 21 novembre). Et dans *Révolution africaine* (n° 96, du 28 novembre), A. Messaoui déclarait que les libraires devraient se

reconvertir à cause des options socialistes de la Charte d'Alger. S'ils ne font pas cette reconversion par non-vouloir ou incapacité, "on pourra aboutir un jour à un monopole de fait", ce qui ne sera "pas le résultat d'un quelconque désir de notre part de monopoliser le livre"...

12. *Révolution africaine*, n° 92, du 31 octobre 1964, p. 21.
13. Ibidem, n° 94, du 14 novembre 1964.
14. *L'Action*, du 11 août 1958.
15. N° 6, novembre-décembre 1963, pp. 30-339 rapportée partiellement dans l'"*Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*", Paris, Présence africaine, 1964, pp. 177-180.
16. Au cours de cette interview Kateb n'hésitait pas à dire encore qu'il éprouvait des réserves à l'égard des affirmations sur l'arabisation : "Le socialisme bien compris impliquerait plutôt que l'on permette aux gens de s'exprimer dans leur langue. Les Kabyles ont une langue, les Chaouias ont une langue (...) Cependant il faut qu'ils aient accès à l'arabe et il faut qu'ils aient accès au français". Un étudiant algérien à Paris écrivait, lui aussi, dans *Révolution africaine* (n° 96, du 28 novembre 1964) pour "exhumer du passé les siècles de civilisation numide", pour "revenir sur la décision (qui a supprimé la chaire de langue berbère à Alger dès l'indépendance) car l'Algérie ne peut se définir seulement comme pays arabe et musulman. Cet apport indéniable s'est fait, ne l'oublions pas, sur un fond berbère".
17. Un Algérien écrit dans *Révolution africaine* (n° 97, 5 décembre 1964, p. 9) : "La démonstration a été apportée que l'Algérie arabe musulmane s'est résolument engagée sur la voie du socialisme sans que la religion soit un frein. Car nous avons assimilé ce qu'il y avait de progressiste dans l'Islam". Comme nous l'avons souvent dit ici, on n'a, en fait, rien demandé à l'Islam: "L'Islam, Dieu, n'est pas gênant" disait Bouabid, leader marocain ! Ces aspects de l'Islam dits progressistes, assimilés, ne sont en fait que des revendications, des notions y des schémas, des slogans et une phraséologie venant du marxisme et qui sont mis au compte du Coran et de l'Islam, soit de bonne foi, par ignorance des réalités en présence et qu'on manie sans précautions, soit par habileté tactique quand il s'agit d'un marxiste authentique. Une "idéologie musulmane implicite" (Maxime Rodinson) draine de grandes valeurs universelles réaffirmées avec force de nos jours, d'une part, et, d'autre part, de grands principes, de grandes idées-forces et orientations pratiques de combat issus directement de Marx et de Lénine. Dans cette idéologie nouvelle, il y a, comme toujours, du bon grain et de l'ivraie.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--